

Bye bye !

Lundi 20 mars 2017 – C'est déjà la fin des vacances. Elles sont passées si vite que je n'ai même pas terminé la moitié de ce que je devais faire. Maintenant, il faut que j'aille chercher une nouvelle arme, suite à ma promotion le mois dernier. L'armurerie n'a pas changé, toujours semblable à celle que j'ai connue quelques années plus tôt. Je récupère mon nouveau pistolet : un Glock 17 chamberé en 9 mm Parabellum. Il est magnifique, noir et compact. Il va être parfait. Je me rends ensuite dans les bureaux de la brigade criminelle de Paris, au 36 quai des Orfèvres, où j'occupe désormais le poste d'adjoint auprès du commissaire. J'ai été promu au grade de commandant, après le départ de l'Ancien.

Mercredi 23 mars, minuit. – Il y n'a que deux jours que j'ai repris le travail et on m'a déjà appelé pour un meurtre. Une affaire assez simple d'homicide : une femme étouffée par son mari avec de la mie de pain. Il a déclaré avoir fait preuve de compassion en la tuant avec son aliment préféré mais il n'a pas expliqué pourquoi il l'avait tuée.

J'arrive enfin chez moi. Après avoir poussé le verrou par précaution, je pose ma veste et je m'apprête à me déchausser lorsque j'entends une détonation. Je me mets instinctivement à couvert, ne comprenant pas d'où est parti le tir. Je me redresse et inspecte les lieux. De tout évidence, il n'y a personne. J'aperçois alors mon arme posée sur le buffet. Je n'ai pourtant pas de souvenir de l'avoir posée là. Je cherche la balle et découvre alors un trou dans ma veste. Une idée s'impose à moi : c'est mon arme ! mon arme qui a tiré sans que personne n'y touche ! Encore sous le choc, je la prends dans mes mains. Elle est étrangement froide... Je pense être pris d'hallucinations. Demain j'irai voir un médecin.

Jeudi 24 mars – J'ai rendez-vous chez un psychiatre. Je suis fermement décidé à comprendre ce qui m'arrive. Dr Krauley, c'est ici. Je sonne et j'entre dans la salle d'attente, elle est petite et un patient attend déjà. Je prends place dans un fauteuil à l'angle opposé à la porte d'entrée. « Monsieur Thomas Flantier ? ». C'est à moi. « Par ici, s'il vous plaît ». Je rentre dans le cabinet. « Alors, qu'est-ce qui vous amène ? ».

Après plus d'une heure de consultation dont rien n'est ressorti, je rentre chez moi, obnubilé par une histoire entendue quelques années auparavant. Deux collègues discutaient dans le vestiaire. Je ne prêtais alors qu'une oreille distraite à leur conversation. Je sortais d'une longue nuit de patrouille. Malgré tout, je me souviens très bien de ce que disait l'un d'entre eux. « Tu te rends compte ? Il a été retrouvé

mort chez lui, une balle de pistolet dans la tête. Sa femme a déclaré que deux jours plus tôt, il avait affirmé que son arme tirait toute seule. »

Arrivé chez moi, je vérifie le tiroir où j'ai coutume d'enfermer mon arme à clé. Rien ! Le tiroir est vide ! Affolé, je cours dans mon appartement. Je vois alors mon arme sur le lit. Je suis pris de panique et j'essaie de m'enfuir mais mon corps ne m'obéit plus. Mes jambes m'entraînent vers le lit et mes bras se tendent pour saisir mon arme. Je comprends alors ce qui s'est passé. C'est moi ! moi qui ai tiré ! moi qui ai déplacé le pistolet ! Mais j'ai refusé de comprendre. J'ai effacé cet événement de ma mémoire et maintenant je vais mourir, tué par mon propre corps qui m'est devenu étranger. C'est ridicule ! Impossible ! mais pourtant vrai ! C'est fini, il n'y a plus rien à faire. Je vois ma main saisir la crosse de pistolet et appuyer sur la détente.